

Décentralisation

ADMINISTRATION :

GNAFRON,

RÉDACTEUR EN CHEF ET DIRECTEUR.

RÉDACTION :

LONGUE-ALÈNE,

FORTE-EMPEIGNE,

CADET-CRÉPINET,

SIMON-PEJU,

WALON-ROUGE.



Indépendance

Bureaux

Cours de Broches, 11, à l'entresol.

De 2 heures à 4 heures.

DÉPÔTS :

A LYON, chez tous les Libraires ;

A PARIS, chez Lucien Marpon
Galeries de l'Odéon.

Paraissant le Dimanche

JOURNAL DE GNAFRON

Cousin de GUIGNOL

Le tirage typographique ne donnant pas, pour nos gravures, les résultats que nous espérons, — à partir de notre prochain numéro nous publierons séparément, chaque semaine, une feuille de charges lithographiées, au prix de 5 CENTIMES.

A l'audience du tribunal correctionnel du samedi 30 7bre, notre gérant M. Charnal et M. Porte, imprimeur, ont été condamnés chacun à un mois de prison et 16 fr. d'amende, pour avoir publié 3 articles, ainsi qu'une gravure, sans autorisation préalable, portant atteinte à la morale publique.

Nous constatons que notre gérant a été condamné, quoique M^r Truchard-Dumolin, défenseur du prévenu, malade et absent de Lyon, eût écrit au Tribunal pour demander un renvoi, qui n'a pas été accordé.

Appel est interjeté.

A la même audience, le tribunal a rendu son jugement dans l'affaire du journal le *Cocodés*. Nous nous dispenserons de l'insérer.

Nous protestons énergiquement contre les étranges calomnies que des gens parfaitement tarés ne cessent de lancer à l'adresse du *Journal de Gnafron*.

Une fois pour toutes, qu'on le sache, Gnafron se propose pour unique but de faire renaître dans le peuple les croyances et les convictions qui font seules les vrais citoyens !

A nos détracteurs, à nos ennemis, aux bourgeois repus, aux hypocrites, aux cafards et aux exploités de toute sorte, nous opposons les lignes suivantes qu'un organe de la grande Presse parisienne, le journal le *Temps*, vient de nous consacrer dans son n° du 3 8bre.

Gnafron est un cordonnier en vieux, grand amateur de *purée septembrale*, car il a lu Rabelais. Il a le cœur chaud et le nez rouge. Son tire-pied, essentiellement égalitaire, soufflette toutes les figu-

res, et Gnafron, tout en étant de bonnes mœurs, appelle les choses par leur nom. C'est lui qui se fâche quand, après les courses, il voit des demoiselles s'étaler dans des paniers d'osier. Dans son journal il parle quelquefois en vers; et des alexandrins très violents insérés au n° du 1^{er} 8bre, prouvent que ce savetier n'aime pas la débauche. Enfin il ne craint pas le scandale, mais il le fait toujours tourner au profit de la vertu.

Des attaques pleuvent de tous côtés contre *Guignol*; elles sont à la fois marquées au triple coin de la lâcheté, de l'infamie et de l'ingratitude.

Oui, il y a lâcheté à donner le coup de pied de l'âne au cadavre du lion !

Oui, il y a infamie à épouser la cause des misérables coquins de toute sorte que la popularité de *Guignol* a fait trembler un moment !

Oui, il y a ingratitude à jeter la pierre au journal dont le 4^{me} n° a purgé Lyon d'un exploiteur !

Est-ce que les 12 premiers n° du *Guignol*, les seuls que le héros triqueur ait avoués, ne vivront pas éternellement !

Gnafron et son confrère le *Toqué* ont dû, pour des motifs sérieux, attaquer une spéculation posthume, mais *Gnafron* pour sa part n'a pas cessé de rendre hommage à la gloire de l'illustre défunt !

AUX Z'ENFANTS DE LYON.

9^{ME} ÉPÎTRE DE GNAFRON

Z'enfants, je vous ai promis de flanquer des rouffles aux petafineurs de salaire, et quoique je n'oye pas une instruction qu'est z'épluchée, faut ben que je m'exécute; sans quoi vous êtes de mami que sans tambours ni trompettes seriez ben capables de me faire passer le goût du mollon, en ne pas débobinant vos deux rotins tous les samedis; ce qui m'empêcherait z'aussi de siropter mes trois chopines le matin en guise de café.

Les z'edegrés de l'échelle de la petafinance sont z'a perte de vue.

Ceux que grimpent z'à cette échelle se sont dit,

que puisque le commerce faisait la dégringolade, il leur z'y fallait z'en atteindre le z'aut bout quand même.

Pour ça faire, ils se sont z'arrangés d'une certaine façon z'à porvoir réaliser dans trois mois tout z'autant de bénéfices que z'autrefois ils n'en réalisaient dans douze: z'enfants, l'humanité fait de chenues progrès en plein dix-neuvième siècle!

Pour n'en arriver à la sorlution de ce grand problème, il y avait z'un moyen sûr: c'était la petafinance de la journée des orvriers qu'ils ont sous leurs pattes.

Ils ont craché z'à la frimousse de l'humanité, et mettant le pied sur le coté gauche de leurs parsonnes, ils ont battu la charge dans le champ de foire de la monopolance, et lestes comme de cabris que gambadent z'après le teton de leurs mères, ils ont fait le plus rapidement possible le chemin que conduit z'au dessempillage des classes laborieuses.

Z'enfants! tant qu'on n'empêchera pas dans les mêmes goussets l'accumulance des pécuniaux, on n'empêchera pas les grandes misères!

Et, maintenant, il faut ben que je vous dise comment se parlique la grande concurrence que vous fait battre la déche, à ne vous en laisser que la peau:

Lorsque vos rogneurs savent que gn'a z'à Lyon un acheteur de n'importe quelle corporance, ils vont z'assiéger sa porte en lui rampant devant et d'arrière à n'en faire mimi z'à ses grollons pour avoir sa pratique; si ben que le particuier, qu'est z'un mami qu'a toujours de l'œil, profite de l'occasion pour acheter au grand rabais. Le rogneur, que prend la fabriquence au rabatement de vingt pour cent, vous fera z'à vous un rabatement de quarante, et par conséquence il se torvera de n'avoir encore vingt pour cent de plus de bénéficance de l'année z'avant; si ben qu'à son inventaire, sans n'avoir z'autant fait tarvailler, il a toujours autant de pécuniaux, grâce à ce qu'il a sempillé z'à vos coudes et que va s'engouffrer dans son coffre; car le rogneur est z'un gone que connaît sa table de multiplicante et que sait ben que quand on pose un on retient dix.

Voilà pourquoi, z'enfants, vous vous torverez bientôt dans la nécessitance d'acheter l'eau du puits et qu'en attendant vous crevonnez de faim en grollissant sur le pavé sans savoir où donner de la trompette.

Quand le rogneur fait faire sa commande, vous, qu'avez toujours z'à vos trousses une ribambelle de mioches que se pendrillent z'après vos guenilles en vous criant comme de dératés : « Papa, du mollon ! » vous êtes ben forcés d'aqueceper le travail au prix que le rogneur veut vous le donner. Encore, le guerdin, il semble qu'il vous fait z'une aumône !

Voilà pourquoi chaque année vôtre salaire est en diminuanee ; voilà pourquoi vous dansez la Polka devant le buffet, lorsque vous n'avez seulement quinze jours de chômage, parce que vous etes de fripons que ne payez pas vos dettes, vous ne porvez pas, mais ça ne fait rien, vous etes de fripons tout de même que faites z'honte à la sorciété !

C'est pour ça, z'enfants, que nous en sommes réduisus à voir nos marmots devenir tous rachitiques, et que si la chose a de la continuance, lorsqu'ils auront vingt ans, ils n'auront pas assez de marfs pour tenir seulement z'un picarlat pour porvoir se défendre des gones que leurs papas z'ont si bien roufflés z'à Sebastopol et z'en Irtaie ; car faut ben s'attendre à ce qu'un matin les Sifes, que sont jaloux comme de pierrots, voudront z'avoir leur revanche de ce que nous les avons esquintés z'en les débarbouillant z'avec la sauce de nos baquets qu'était z'en fermentation depuis 1815 et que ne sentait pas tout-à-fait l'odeur de la rose !

Voilà pour les rogneurs de salaire !

Z'enfants, si vous ne vous entendez pas pour les envoyer foirasser, je vous renaye pour des Guafronneux.

GNAFRON.

GNAFRON EN COLÈRE.

Bellecour-Square.

La scène se passe place Bellecour. Ligneul et Gnafron se promènent sous les allées d'arbres ; en ce moment la musique fait entendre ses flots d'harmonie.

LIGNEUL.

La nuit tombe azurée et le ciel étincelle ;
La terre dans l'espace, ainsi qu'une nacelle,
Semble pour le repos arrêtée un moment ;
Les feuilles ont frémi sous les baisers du vent ;

FEUILLETON DU JOURNAL DE GNAFRON.

LE TEINTURIER DE LYON*

Denise parut. — M. le Comte de Régis et M. Felippo, dit-elle, font prévenir sa gracieuse Majesté de la Cour d'amour qu'ils sont à ses ordres.

La Marquise répondit : — Dites leur que c'est ici, sous cette varandah que je compte les recevoir... ce n'est que plus tard que nous réglerons l'étiquette et l'admission des personnes qui doivent composer notre cour.

Denise sortit et reparut presqu'aussitôt, tenant une branche de myrthe à la main, et précédant le Comte de Régis et Felippo, auxquels elle dit emphatiquement :

— M. le Comte de Régis et M. l'intendant ordinaire sont invités à prendre part en qualité de témoins et d'assistants à la cérémonie d'investiture qui va commencer immédiatement.

Madame d'Angelo et Camille Aubertin s'étaient levés.

(* Voir les numéros 6, 7, 8, 10 et 11 du journal.)

La femme a des regards qui donnent le vertige
Et la fleur odorante se dresse sur sa tige.
Ecoutons la musique, elle a pour moi des charmes ;
De mon cœur à mes yeux je sens monter des larmes ;
Tout me semble plus grand sous le grand dôme bleu
Et l'on croirait entendre enfin la voix de Dieu !

GNAFRON

Ouvre donc les deux yeux et ferme les oreilles ;
Tu ne trouveras plus, ami, tant de merveilles,
Et ton cœur, pauvre vieux, va frémir de dégoût
En voyant tant de fange échapper à l'égoût ;
En voyant ces cateaux à la face cynique
Faire de Bellecour une immonde boutique,
Où l'on vend de l'amour dans de sales chiffons,
Pour allécher, le soir, de vieux paillards bouffons,
Dont le corps, qu'un virus incurable vicie,
Dévasta bien souvent plus d'une pharmacie.
Mais les breloques d'or sonnent des carillons
Sur l'opulent gousset, plein de napoléons.
A ce bruit la cocotte, ainsi qu'une vipère,
Se glisse en fascinant ; ses griffes de panthère
Font grincer les écus de ce ladre coquin,
Qui croit trouver l'amour au cœur d'un manequin.
La cocotte, qui veut faire tripler la fièvre,
Pose un sale baiser sur sa puante lèvre ;
Et ce vieil impuissant, ivre, s'écrie : — Encor !
Le baiser recommence, une cascade d'or
Inonde les deux mains de la fille sans âme,
Qui sait charmer les sens d'une manière infâme.
Ignobles procédés, sombres, vertigineux,
Devant lesquels d'horreur on fermerait les yeux !

LIGNEUL

Oh ! l'inferral tableau !

GNAFRON

Haro sur ces impures !
Dentelles et velours nous cachent des ordures.
La soie est un étui qui renferme un popard,
Plâtré, badigeonné, tout barbouillé de fard !...
Qu'a fait l'humanité, pour que dans ce bas monde
Elle soit accouplée à cette tourbe immonde ?...
Vampires repoussants, ne connaissant que l'or,
Relégant loin le cœur, après le coffre-fort,
Courez chez Gros-Navet absorber du Champagne,
Payé par l'idiot qui doit pourrir au baigne,
Ou par de pauvres fous dont les cœurs trop aimants
Prodiguent leur jeunesse aux femmes-châtiments !
C'est ainsi que souvent Dieu, pour punir le père,
Fait dissiper l'argent conquis sur la misère.
Vautours Prométhéens qui dévorez les cœurs,
Ne faisant qu'un charnier de vos adorateurs,

— C'est ce qu'on appelle expérimenter *in animâ vili...* chuchotta le Comte à l'oreille de Felippo.

— Comte, taisez-vous, lui souffla l'intendant. Je ne vois ici qu'une raison qui fait naufrage et je veux la sauver, voilà tout...

— Messieurs !... fit la Marquise en se tournant vers eux avec un ton d'impatience.

— Nous nous entretenions, dit le Comte de l'heureuse destinée de M. Aubertin et...

— Le bonheur de M. Aubertin ne regarde que moi seule répliqua la Marquise.

— O Madame... bégaya Camille, très ému, les paroles manquent à mes lèvres... mais mon cœur parlera pour moi...

— Pauvre jeune homme !... pensa Denise.

Ici le Comte s'approcha de Camille Aubertin et lui dit à mi-voix : — Qu'est-ce que cela ?... maîtrisez votre émotion... songez que c'est le prélude de vos fiançailles...

L'amour est une folie. Mais par moment il a des éclairs révélateurs. C'est ce qui arriva à Camille Aubertin. Ne pouvant croire à tout ce bonheur, qui s'offrait à lui pour être cueilli, et agité d'un secret pressentiment, il regarda Madame d'Angelo en lui disant :

— Madame la Marquise, c'en est trop, je le sens, une femme comme vous descendre jusqu'à moi !...

— Ne vous humiliez pas M. Aubertin, répondit la Marquise ; laissez ces sots préjugés au Comte. La véritable noblesse, sachez-le, vient du cœur et ne procède que d'elle-même... voilà pourquoi, moi, Marquise d'Angelo,

Tout à vos yeux est bon, votre chambre est ouverte
A la vieillesse infirme, à la jeunesse verte.
Sous le velours, la soie et les bijoux pesants
Se cachent corrompus vos cœurs trop complaisants ;
Reptiles échappés du coffret de Pandore,
Vous engendrez le vice, un faux luxe vous dore ;
Lèpre sans guérison, syphilitique égoût,
Je vous livre au mépris, à la haine, au dégoût !
Votre triomphe est court, et tout cela s'envole :
J'ai foi dans l'avenir, fantôme qui désole
Votre incertain présent ; sombre et pâle tableau
Qui partout vous poursuit comme un juste bourreau.
L'avenir ?... mais pour vous c'est la misère affreuse,
Le mépris de chacun, cette robe fangeuse !
Peut-être qu'à cette heure un regret bien cuisant,
S'éveillera chez vous... remords insuffisant,
Il ne pourra plus rien sur votre destinée,
Et vous irez finir enfin votre tournée
Dans un lieu que je n'ose appeler par son nom,
Lieu chargé maintenant d'un bien triste renom,
Pendou, sombre et sévère, au flanc de la montagne,
Vous l'avez décoré du nom de *ma Campagne*.

Et vous, jeunes et vieux, grouillez, âmes serviles,
Vautrez-vous dans la fange, ô pauvres imbéciles !
Oubliez la raison, refoulez votre cœur,
Comptez à des catins l'argent du travailleur,
Allez ! que sur vous tous, versant l'ignominie,
La morale outragée, au bon sens réunie,
Appelant la satire, évoquant Juvénal,
Vous cloue au pilori de son saint tribunal !

Le baron de LA POIX.

Lanterne magique de Gnafron

PIÈCE CURIEUSE!

Philarète BOURGEOIS.

Je me sens en veine de malice aujourd'hui et ne puis résister à la démangeaison de tourmenter un peu cet excellent Philarète Bourgeois.

Cet *ami de la vertu*, (comme son prénom grec l'indique), n'est ni un Montmorency, ni un Condé, il n'appartient pas d'avantage aux La Trémouille.

Sans la révolution de 92 et le pillage des châteaux, qui enrichirent son père, il ne serait probablement rien.

Lors de l'invasion et de la restauration, la position subalterne de notre pays importa peu à Bourgeois père. Pour ce *gagneur d'argent* la perte était assez couverte par le profit, aussi donna-t-il les deux mains à la chute de l'empire et à l'avènement de Louis XVIII.

je choisis librement et de ma propre volonté M. Camille Aubertin pour chevalier d'honneur... puis elle prit la branche de myrthe des mains de Denise en ajoutant : — Et comme marque d'investiture, je délivre à mon chevalier ce rameau de myrthe, symbole de l'amour éternel...

Camille reçut la branche de myrthe à genoux et se releva tout ému.

— Il est impossible, murmura le Comte à Felippo, d'apporter plus de sérieux dans la folie...

— Mais vous ne vous voyez pas, Comte, — lui répondit Felippo sur le même ton ; s'il y a ici un chevalier de la triste figure, je vous assure que c'est vous...

— Quelqu'un des assistants a-t-il une objection à faire à mon choix ? demanda Madame d'Angelo.

— Personne... dit le Comte.

Mais Felippo répliqua : — Si pourtant !... j'ai une objection à faire...

— Parlez, fit la Marquise.

— L'usage de ces sortes de procédures, dit Felippo, veut que quelqu'un se charge des griefs qu'aurait à présenter le Chevalier préféré. Or, je me plains, au nom de M. Aubertin, de ce que sa dame a laissé sans réponse la lettre que celui-ci lui avait adressée. En conséquence, je demande qu'un arrêt soit rendu contre cette dame, taxée au moins d'indifférence...

— Une autre disposition du règlement des Cours d'Amour observa la Marquise, dit que cet arrêt ne sera pas

Son fils, le jeune Philarète, commença par être un mauvais sujet charmant. De 18 à 30 ans il peupla d'enfants trouvés les faubourgs et les hospices. Il se maria ensuite à l'instar de ses pareils qui s'épousaient sans déroger d'un écu.

Successivement trafiquant et homme d'argent, — car remarquez que je ne l'honore pas du titre de commerçant et de financier, lui, allons donc ! — Philarète Bourgeois aujourd'hui vous représente un homme d'un rose tendre, bien portant, chaudement vêtu, tracassier par habitude, dévot ou philanthrope par contenance, patriote jusqu'au journal, intrigant, vaniteux, sournois, bavard, parcimonieux, ergoteur, jaspinant sans cesse pour ne jamais rien dire, pédant, insupportable, grippe-sou, suisse et juif au gain, indifférent à tout le reste, — fils, père, époux supportable par respect humain, — routinier, sans convictions, sans principes fixes, sans honneur, sans audaces, sans respect pour le passé et sans aspirations vers l'avenir.

Philarète Bourgeois a les mains crochues du normand; son dos qui est des plus flexibles a appris excellemment le langage d'antichambre, ses genuflexions sont parfaites, et sa poitrine est avide de décorations.

La Bourse est son temple et le Veau d'or son Dieu !

Philarète Bourgeois a oublié qu'il était peuple hier et il ne veut pas y revenir. Aussi il a la prétention d'être pris pour un homme comme il faut, sous prétexte que les riches d'aujourd'hui ont remplacé la noblesse.

Quel est ce roi qui disait qu'il fallait cent ans pour faire un gentilhomme ?

Ce mot est plus profond qu'on ne croit. Je voudrais savoir ce qu'il faut d'écus à Philarète Bourgeois pour le contenter.

Les nobles traitaient le peuple en esclave.

Philarète Bourgeois, lui, exploite l'homme par son semblable.

Quand il fait travailler un homme du peuple, il sait sa misère, ses besoins; et alors il spéculé, il l'exploite; et loin de lui payer le prix convenu, il escompte sa propre obligation en l'ajournant et en laissant ainsi augmenter les besoins du pauvre qui a faim, lui et les siens.

Cela s'appelle savoir faire.

Philarète Bourgeois est aussi un ami de l'ordre et de la paix à tout prix, du monopole, de l'aubaine, de la fiction, de l'immobilisme, de l'hypocrisie et de la peur.

Ce brave homme là ! il repose si heureux à l'ombre de sa vigne qui ne doit rien à personne ! Il digère si tranquillement au milieu de ses ouvriers dont il se dit le père ! Il est si touchant le tableau de sa famille patriarcale !

Quel est le mauvais plaisant qui a dit que Philarète Bourgeois n'était pas un progressiste ? — Le progrès, mais il entend le réaliser... à sa manière, par l'abolition de la Pensée !

Cela se comprend, il lui est si pénible d'être

contraint à penser quelque chose ! il aime bien mieux manger, manger et boire, boire et digérer et de friser le poil au matin....

En vérité M. Bourgeois ne salue pas tout le monde... Il craindrait de se compromettre.

S'il rencontre sur l'asphalte notre cher poète Sou-lary, mis comme vous savez, simplement, à la Bé-ranger, — Philarète Bourgeois ne fait pas attention à lui; mais qu'il aperçoive par exemple Mons Joseph Cornaline et Madame son épouse, en équipage, oh ! alors, il leur tire sa plus charmante révérence et son plus gracieux coup de chapeau,

» Il ne demande pas ni pourquoi ? ni comment ?

» Il demande quels biens vous avez seulement.

Il arrive bien quelquefois à Philarète Bourgeois de se tenir ce petit raisonnement :

Aujourd'hui il n'y a plus de noblesse à ruiner, de clergé à dépouiller; mais bigre, c'est qu'il y a des bourgeois à désargenter !

Alors notre homme, qui est peureux comme un lièvre, devient craintif jusqu'à l'évanouissement et court s'enfermer dans les lieux qui ne l'ont pas vu naître; là il se rassure, en disant avec un sourire féroce : — Nous avons des canons !

- Si vous parlez à Philarète Bourgeois :

D'un chef d'état quelconque, aimant son pays, sa gloire, sa prospérité, premier protecteur du peuple;

D'une noblesse de mérite et de services rendus au pays, sans distinction de naissance, donnant au peuple l'exemple de l'amour de la patrie, des bonnes mœurs, du désintéressement surtout;

D'un clergé humain, tolérant, religieux, simple;

D'une justice véritablement à bon marché, avec des magistrats non politiques, magistrats seulement, observateurs des lois, devant lesquels tous les citoyens seraient véritablement égaux, se respectant eux-mêmes comme ils veulent être respectés, espèce de sacerdoce garantie pour tous;

D'un commerce probe dans ses actes, régulier dans ses affaires, honnête dans ses traités ou ses ventes, patient dans le gain, s'attachant à obtenir le respect et la confiance du plus grand nombre, ennemi de la fraude, de l'usure, de toute spéculation déhontée, simple dans ses mœurs, prenant pour juge avant tout sa conscience et l'estime de soi-même, sans ambition déréglée;

Oh ! alors, Philarète Bourgeois vous regardera de travers, sauf à vous signaler ensuite comme un homme dangereux. Vous voilà averti.

Un dernier trait : Philarète Bourgeois abomine tous les petits journaux, et il ne manque jamais d'envoyer son concierge avec cinquante centimes de pour-boire, à la police correctionnelle, chaque fois qu'un petit journal doit être condamné, pour que le pipelet crie bien fort : — « C'est bien fait ! »

Philarète Bourgeois espère aussi peser sur l'opinion publique. **TALON ROUGE.**

La Marquise alors regarda Camille, qui s'était laissé glisser à ses genoux, foudroyé.

— Relevez vous, Monsieur, lui dit-elle. Votre place n'est pas à mes pieds... la mienne est sur la tombe du Marquis d'Angelo, que je devrais en ce moment couvrir de mes larmes... Venez donc, mes amis....

Et elle entraîna par le bras Felippo et le Comte; tous trois sortirent.

Denise émue avait voulu rester, mais le Comte lui avait ordonné par un geste impérieux de marcher devant eux.

Après la scène qui venait de se passer, Camille Aubertin comprit qu'il venait d'être horriblement mystifié.

— Dérision ! s'écria-t-il...

Il n'était que le plastron de la plus infâme des comédies. Il se demanda pourquoi sa tête et son cœur ne se brisaient pas. Il voulut avoir raison de ses bourreaux.

Au même moment le Comte de Régis, qui reparut, l'arrêta au passage et lui dit en ricanant :

— Doucement, Chevalier, on ne passe pas !.. La Marquise a d'étranges fantaisies et moi j'ai la faiblesse de m'y prêter... Quant à la morale de l'aventure, la voici : Les éphémères se brûlent à la flamme, et les fils de teinturiers aux grandes dames... Splendeurs évanouies ! mon cher... Au revoir beau chevalier de la Cour d'amour !..

Et il disparut.

La Chanson de la Grisette.

On l'appelait la grisette,
La grisette des amours :
Folle enfant, simple et coquette,
Aimant et riant toujours ;
Leste mine
Qui lutine,
Fin corset,
Œil gailleret.

Elle naquit sans mystère
D'une ronde et d'un refrain ;
L'amour la mit sur la terre,
Béranger fut son parrain ;
Et Lisette,
La fauvette,
Fut l'oiseau
Du vieux caveau.

Je la vis dans sa mansarde,
Belle en ses simples atours,
Sa gaieté franche et gaillarde
Résistait aux mauvais jours.

La misère ?
La commère
La narguait :
Elle passait !

Mais un jour dans une fête,
On la baptisa : Marco !!
Elle mourut ; la lorette
La noya dans du Clicot !

Et son âme,
Triste flamme,
S'éteignit,
S'ancartit !..

CAQUE-NANO.

Nous avons reçu la lettre suivante :

A Monsieur le rédacteur en Chef du Journal de Gnafron

Monsieur,

Vous avez donné à mes bouts-rimés la première place entre de nombreux concurrents; je n'aurais qu'à m'incliner devant votre décision, si vous n'aviez cru devoir signaler, en le regrettant, l'emploi inexact et incorrect que j'aurais fait selon vous, de *in manum* et de *Lugdunum*.

Souffrez que je réponde à une critique trop bienveillante pour qu'elle soit sans appel; et ne trouvez pas mau-

Camille Aubertin était resté cloué à sa place.

Il se demandait si tout cela était bien réel.

— Oh ! perdu ! perdu !.. s'écria le jeune artiste en proie au plus violent désespoir. Mon Dieu !.. le bandeau tombe de mes yeux !.. Le réveil est terrible !.. Cette enveloppe céleste cache un cœur si infernal !.. Elever une âme à des hauteurs éthérées pour se donner le plaisir de la voir se briser en retombant sur la terre !.. Tout cela ! rien qu'une trahison inouïe !.. Et de la part de qui ? d'elle, de Madame d'Angelo !.. O mon Dieu ! mon Dieu !.. Dans ma délirante extase je croyais embrasser en elle l'infini, quand elle brisait tous les liens de ma vie et me poussait à l'abîme qui va m'engloutir !.. Maintenant plus d'espoir !.. Après ce que j'ai fait, après avoir contrefait la signature de mon père pour me procurer de l'argent... je n'ai plus qu'à mourir !.. Dieu de miséricorde ! mourir !.. mourir !.. Et ma mère ?.. et mon père ?.. Oh ! jusqu'à cet emblème sacré dont elle se servait pour m'abuser !

Et Camille Aubertin jeta violemment la branche de myrthe qu'il avait reçue de la Marquise; se tournant ensuite vers l'endroit par où la Marquise et le Comte avaient disparu : — Et vous, qui vous faites un jeu de mon désespoir et de mes larmes, vous serez satisfaits !.. Venez !.. venez demain me contempler au bord des flots qui m'auront rejeté sous la forme d'un cadavre !.. Puis Camille Aubertin sortit, égaré.

(La suite au prochain numéro.)

vais que je ne veuille pas paraître tout-à-fait brouillé avec mon vieux Lhomond.

1° Vous dites que la préposition *in* ne régit l'accusatif que lorsqu'il y a mouvement ou passage d'une chose d'un endroit à un autre, ou bien encore transmission d'un objet quelconque.

D'accord.

Voyons le vers où cette règle aurait été oubliée :

« Haut le front, l'œil partout et la plume *in manum* »

Si je ne me trompe, il y a dans la construction de cette phrase elliptique un verbe de mouvement sous entendu; et c'est ce verbe supprimé pour donner plus de précision et de force à la pensée, qui exprime justement l'idée de transmission nécessaire pour que la préposition *in* régisse l'accusatif.

2° On ne peut pas dire ajoutez-vous : *de ton vieux Lugdunum*, parce que *de* régit le génitif et non l'accusatif.

Pardon, Lugdunum se trouve dans Bescherelle, au même titre que Forum, Album, etc... C'est un mot devenu français, et en français il n'y a pas de cas.

Ai-je réussi à modifier votre première impression ?

M'affranchissez-vous de mes deux solécismes ?

C'est bien le moins que vous puissiez faire pour votre premier prix.

Et pour vos lecteurs, vos rivaux, vos ennemis ?

Recevez, Monsieur le rédacteur en chef, l'assurance de ma considération la plus distinguée.

DESIDERIUM.

Lyon, le 23 Septembre 1865.

Les raisons données dans cette lettre nous paraissent en effet, sans réplique.

Toutefois Gnafron n'a pas la prétention de s'ériger en latiniste-superlatiniste. Tout ce qu'il peut faire, c'est de se laver les mains dans son baquet, en formulant cet axiome :

Dans le doute absinthe-toi.

Nous prions le premier prix *Desiderium* de vouloir bien nous faire connaître son adresse.

EN FUMANT MA PIPE

— Halte-là, mon brave ! dis-je à un quidam qui venait de fourrer sa main dans ma poche, une poche où se trouvait mon porte-monnaie qui était assez bien garni, car je venais de régler chez le libraire Dalery le n° 11 du *Gnafron*.

Mon individu me répondit sans se déconcerter :

— Pardon, citoyen, mais je souffre tellement que c'est à peine si je peux me tenir, et j'avais mis la main dans votre poche par mégarde.

— Et qu'avez-vous donc ?

— Des cors !... oh ! là ! là ! aye ! des cors qui me font horriblement mal ! et avec ça pas un sou pour les faire extirper !...

Nous nous trouvions rue de l'Impératrice, je levai la tête et je vis une enseigne : *MAYER FILS, pédicure au 3^e étage n° 29.*

— Voilà votre affaire, dis-je.

— Oui, je vois bien, mais pas le moindre rond ! Quelle dèche, mon empereur !

Je lui dis de me suivre et nous montâmes.

L'infortuné avait des pieds tout petits, tant ils étaient mangés par ces excroissances épidermiques qui ont leur siège aux orteils !

L'opération se fit avec une adresse merveilleuse, et mon homme qui n'avait plus de cors mais une âme, s'écria :

— Oh ! vous, noble ami de l'humanité souffrante, croyez bien que, maintenant que l'usage de mes pieds m'est rendu, je ne me servirai plus de mes mains. Ah ! si ceux qui nous jugent à la Correctionnelle, nous questionnaient au moins sur l'état de nos pieds, les circonstances atténuantes ne manqueraient pas !...

Je trouvai cette remarque tellement translucide que les Pyramides d'Égypte me parurent dépassées, et je me promis bien de la livrer à l'examen de ceux qui sont obligés par état de rechercher les causes secrètes des choses.

Felix qui potuit rerum cognoscere causas !

CAQUE-NANO.

On nous écrit :

Monsieur le Rédacteur en chef du *Journal de Gnafron*.

Je viens de lire dans le *Tintamarre Lyonnais* que son Rédacteur vous adressait une cordiale poignée de main.

Cette marque de sympathie me fait augurer que vous êtes bien ensemble ; aussi me permettez-je de lui adresser par votre

voie une réclamation au sujet de l'article dans lequel il dit : *Va paraître LE DRAPEAU DES COGOTTES*, rédigé en entier par le personnel d'un Bureau de Nourrices.

Je ne vois pas où est le côté drôle de la chose ; il me semble que *LE DRAPEAU DES BÉBÉS* serait un titre très-alléchant et plus en rapport avec la compétence des rédacteurs. Le drapeau des enfants ne manquerait jamais de matière, et ces articles seraient sûrement goûtés.

Je vous soumets humblement cette réflexion, parce que je tiens un peu au personnel cité, et c'est même de là que j'ai tiré mon nom ; je descends donc tout bonnement de *Darbo*, et non de *Bacchus*, comme vous m'avez fait l'honneur de le supposer, en m'appelant *Silène*.

Agréé, Monsieur, mes salutations.

BIBERON.

Lyon, 3 octobre 1865.

A PALE.

Profils de Troupiers.

A l'exercice des recrues :

L'instructeur aligne son peloton ; cela fait, et après avoir commandé : fixe ! il passe minutieusement la revue de chaque homme.

— N° 9. Quelles sont ces cheindelles qui vous peignent au nez ? malpropre, vous vous êtes pas mouché depuis vot' proumière coumunion.

Le troupié se mouche.

L'instructeur : — Animal, toutes fois et quand qu'on est d'sous les armes, qu'on se mouche sans faire aucun mouvement, idiot !

Le sergent : — D'abord delà ousque v'nez vous ?

Le troupié : — Sargent, j'étais aux lieux.

Le sergent : — Que même vous z'étiez z'ailleurs, né pouvez vous dire coumouditais, quand toutes fois et subséquemment vous parlez à vot' supirrieurr...
Le soldat : — Sargent.....

L'instructeur : — Très bien ! que f.... aux coumouditais ?
Le soldat : — Je.....

Le sergent : — Assez. Taisez-vo et répondez-moi : Qu'avez-vous mis sur vos souliers ?

Le troupié (se regardant) : — Sargent...

Le sergent : — Je vous ai intimidé l'ordre de vous taire, que vous devez avoir compris, ce me semble. Regardez vos souliers, même que vous en avez à votre fourreau de bayonnette.

Le troupié : — Sargent, j'ai... en me baissant... le trou.....

Le sergent : — Il suffit, malpropre ! Tachez à l'extrémité de tacher moyen de faire en sorte de vous arranger de manière à vous servir d'autre chose, dégoutant moigniau que vous me faites ! Comment vous appelez-vous ?

Le troupié : — Durondeau, sargent

L'instructeur : — Durondeau, il n'est pas la seule faute dont que vous êtes l'auteur ; c'est bien vous que vous avez trompé la surveillance du caporal de pause, en plaçant à son issue une sentinelle de votre façon derrière la guérite..... Et qu'avez-vous fait delà clet des coumouditais ?

Le troupié (se fouillant et prenant une physiologie sur laquelle se peint le désespoir) ; — Sargent, je l'ai pu.

Le sergent (lui mettant sous le nez celle de la salle de police) : — Eh ben moi que j'n'ai pas perdu la celle du clou, que j'vous y mets médiatement... Caporal, conduisez l'y pour mon ordre.

L'exercice continua encore quelques instants, et le roulement de la soupe vint mettre un terme aux angoisses de nos troupiés.

FORTE EMPÉIGNE.

THÉÂTRES.

La liste des débuts au Grand théâtre s'est augmentée d'un succès, celui de Méric, que le public a reçu après un bon début dans *Guillaume-Tell*. Nous avons eu un chef d'orchestre que les parisiens nous ont enlevé, George Hainl. Un soir qu'il entendit Méric chanter une romance dramatique, il devina son avenir ; vite il le fit engager au grand-théâtre, où malgré son inexpérience Méric joua et chanta la *Favorite* en artiste consommé.

Méric nous est revenu grandi par l'étude.

Sa voix, toujours souple et d'un timbre qui va à l'âme, s'enfle sous la passion du personnage qu'il représente et sans crier il se fait entendre, surtout comprendre, chose rare.

Avec un tel artiste nous ne sommes plus exposés à considérer les opéras comme des pantomimes musicales ; avec lui nous comprenons les paroles et pouvons nous intéresser à l'action. A l'occasion de son 3^{me} début, dans *Guillaume Tell*, cet opéra si peu féminin, nous avons vu des femmes pleurer à l'air de la prière, et, Méric cet homme tout patriotisme dans le trio du 3^{me} acte, nous a fait ressentir au 4^{me} acte toutes les terreurs d'un père affligé.

Si la voix de Gnafron pouvait remuer comme la tienne, Méric, le cœur des hommes et des femmes, combien sa mission serait plus facile ! Il est vrai que tu ne t'adresses qu'aux beaux sentiments, et qu'hélas Gnafron est par état obligé de corriger l'exploitation, l'avarice, la Bétise, le cocotisme et autres monstruosités que l'habitude a enracinées parmi nous.

Dorénavant nous ne nous occuperons du *Grand-Théâtre* que pour rendre compte de l'interprétation des œuvres musicales, parce que dans le personnel des chanteurs il y a quelques artistes qui méritent qu'on s'occupe d'eux.

Quant aux *Célestins*, tant que l'on y représentera les pièces des *faiseurs* ou *casse-cous dramatiques* parisiens, nous nous abstenons d'en parler, et nous engagerons le public à nous seconder dans nos efforts décentralisateurs, c'est-à-dire, à *garder son argent*.

A bon entendeur, salut !

BORIS.

au PÈRE COQUARD.

AVIS CHARITABLE.

Ton Junius dit que Gnafron n'a pas de cœur, ton Eraste que je suis *brossé*, ton Ali-boron que j'écris avec de la boue, et ton M. Y. qu'il ne croit que médiocrement aux gens qui font étalage de leur vertu et de leurs sentiments, depuis qu'il a rencontré chez Baratte, à Paris, un profond penseur, un grand moraliste qui avait des démelés avec la justice.

Gnafron la croix-Rousse, celle-là !

Comme il n'a pas froid aux yeux, n'ayant jamais eu rien de commun avec le gentilhomme arrêté chez Baratte et les rédacteurs m... du *Père Coquard*, — Gnafron engage vivement l'*impresario* et l'*Egérie* de ce journal, à reléguer leur rat-de-cave au grenier... sinon gare la tuile !

CORRESPONDANCE.

A. M. *Anatole Gratecourt* : — Le *père Coquard* devrait bien proposer ce problème : Comment faire pour assaisonner à la sauce blanche les M... les m... et les m... ?

— *Hyx* : — Le dessin passera.

— *Adrienne* : — pauvre tête !

— *Biberon* : — Adresse reçue, découpée de la lettre, égarée.

— *L. de Mareyt* : — A vous pour autre chose. Envoyez l'avis concernant le beau A. P. à la mère *Coquard*.

— *Vérax et Bras-Rouge* : — Merci.

— *Cascadet* : — *Esopé trop cuit* passera. Tout à vous.

— *Quelqu'un de l'administration* : — Renseignement précieux ; c'est assez bien calculé : Notre gérant devant se constituer prisonnier, lorsque l'affaire *Guignol-Raphaël* viendra en cassation, il lui sera impossible de... dès lors renvoyé aux Caléudes grecques. Mais minute !

— *Ernestin Boyedos* : — Sa vie sera racontée ainsi que celle du père Th...

— *Un ami du beau et bien fait* et à G. n° 2 : — Votre adresse ?

— *Gratte-Bobo, Pettdur, Faissefort* : — Merci et patience.

Le gérant, S. CHARNAL.